

MARCEL AYMÉ

**Les Contes
du Chat perché**

nrf

GALLIMARD

LES CONTES
DU CHAT PERCHÉ

MARCEL AYMÉ

Les Contes
du Chat perché

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© 1939, *Éditions Gallimard.*

La patte du chat

Le soir, comme ils rentraient des champs, les parents trouvent le chat sur la margelle du puits où il était occupé à faire sa toilette.

— Allons, dirent-ils, voilà le chat qui passe sa patte par-dessus son oreille. Il va encore pleuvoir demain.

En effet, le lendemain, la pluie tomba toute la journée. Il ne fallait pas penser à aller aux champs. Fâchés de ne pouvoir mettre le nez dehors, les parents étaient de mauvaise humeur et peu patients avec leurs deux filles. Delphine, l'aînée, et Marinette, la plus blonde, jouaient dans la cuisine à pigeon-voile, aux osselets, au pendu, à la poupée et à loup-y-es-tu.

— Toujours jouer, grommelaient les parents, toujours s'amuser. Des grandes filles comme ça. Vous verrez que quand elles auront dix ans, elles joueront encore. Au lieu de s'occuper à un ouvrage de couture ou d'écrire à leur oncle Alfred. Ce serait pourtant bien plus utile.

Quand ils en avaient fini avec les petites, les parents s'en prenaient au chat qui, assis sur la fenêtre, regardait pleuvoir.

— C'est comme celui-là. Il n'en fait pas lourd non plus dans une journée. Il ne manque pourtant

pas de souris qui trottent de la cave au grenier. Mais Monsieur aime mieux se laisser nourrir à rien faire. C'est moins fatigant.

— Vous trouvez toujours à redire à tout, répondait le chat. La journée est faite pour dormir et pour se distraire. La nuit, quand je galope à travers le grenier, vous n'êtes pas derrière moi pour me faire des compliments.

— C'est bon. Tu as toujours raison, quoi.

Vers la fin de l'après-midi, la pluie continuait à tomber et, pendant que les parents étaient occupés à l'écurie, les petites se mirent à jouer autour de la table.

— Vous ne devriez pas jouer à ça, dit le chat. Ce qui va arriver, c'est que vous allez encore casser quelque chose. Et les parents vont crier.

— Si on t'écoutait, répondit Delphine, on ne jouerait jamais à rien.

— C'est vrai, approuva Marinette. Avec Alphonse (c'était le nom qu'elles avaient donné au chat), il faudrait passer son temps à dormir.

Alphonse n'insista pas et les petites se remirent à courir. Au milieu de la table, il y avait un plat en faïence qui était dans la maison depuis cent ans et auquel les parents tenaient beaucoup. En courant, Delphine et Marinette empoignèrent un pied de la table, qu'elles soulevèrent sans y penser. Le plat en faïence glissa doucement et tomba sur le carrelage où il fit plusieurs morceaux. Le chat, toujours assis sur la fenêtre, ne tourna même pas la tête. Les petites ne pensaient plus à courir et avaient très chaud aux oreilles.

— Alphonse, il y a le plat en faïence qui vient de casser. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ramassez les débris et allez les jeter dans un fossé. Les parents ne s'apercevront peut-être de

rien. Mais non, il est trop tard. Les voilà qui rentrent.

En voyant les morceaux du plat en faïence, les parents furent si en colère qu'ils se mirent à sauter comme des puces au travers de la cuisine.

— Malheureuses ! criaient-ils, un plat qui était dans la famille depuis cent ans ! Et vous l'avez mis en morceaux ! Vous n'en ferez jamais d'autres, deux monstres que vous êtes. Mais vous serez punies. Défense de jouer et au pain sec !

Jugeant la punition trop douce, les parents s'accordèrent un temps de réflexion et reprirent, en regardant les petites avec des sourires cruels :

— Non, pas de pain sec. Mais demain, s'il ne pleut pas... demain... ha ! ha ! ha ! demain, vous irez voir la tante Mélina !

Delphine et Marinette étaient devenues très pâles et joignaient les mains avec des yeux suppliants.

— Pas de prière qui tienne ! S'il ne pleut pas, vous irez chez la tante Mélina lui porter un pot de confiture.

La tante Mélina était une très vieille et très méchante femme, qui avait une bouche sans dents et un menton plein de barbe. Quand les petites allaient la voir dans son village, elle ne se lassait pas de les embrasser, ce qui n'était déjà pas très agréable, à cause de la barbe, et elle en profitait pour les pincer et leur tirer les cheveux. Son plaisir était de les obliger à manger d'un pain et d'un fromage qu'elle avait mis à moisir en prévision de leur visite. En outre, la tante Mélina trouvait que ses deux petites nièces lui ressemblaient beaucoup et affirmait qu'avant la fin de l'année elles seraient devenues ses deux fidèles portraits, ce qui était effrayant à penser.

— Pauvres enfant, soupira le chat. Pour un

vieux plat déjà ébréché, c'est être bien sévère.

— De quoi te mêles-tu ? Mais, puisque tu les défends, c'est peut-être que tu les as aidées à casser le plat ?

— Oh ! non, dirent les petites. Alphonse n'a pas quitté la fenêtre.

— Silence ! Ah ! vous êtes bien tous les mêmes. Vous vous soutenez tous. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Un chat qui passe ses journées à dormir...

— Puisque vous le prenez sur ce ton-là, dit le chat, j'aime mieux m'en aller. Marinette, ouvre-moi la fenêtre.

Marinette ouvrit la fenêtre et le chat sauta dans la cour. La pluie venait juste de cesser et un vent léger balayait les nuages.

— Le ciel est en train de se ressuyer, firent observer les parents avec bonne humeur. Demain, vous aurez un temps superbe pour aller chez la tante Méлина. C'est une chance. Allons, assez pleuré ! Ce n'est pas ça qui raccommoiera le plat. Tenez, allez plutôt chercher du bois dans la remise.

Dans la remise, les petites retrouvèrent le chat installé sur la pile de bois. A travers ses larmes, Delphine le regardait faire sa toilette.

— Alphonse, lui dit-elle avec un sourire joyeux qui étonna sa sœur.

— Quoi donc, ma petite fille ?

— Je pense à quelque chose. Demain, si tu voulais, on n'irait pas chez la tante Méлина.

— Je ne demande pas mieux, mais tout ce que je peux dire aux parents n'empêchera rien, malheureusement.

— Justement, tu n'aurais pas besoin des parents. Tu sais ce qu'ils ont dit ? Qu'on irait chez la tante Méлина s'il ne pleuvait pas.

— Alors ?

— Eh bien ! tu n'aurais qu'à passer ta patte derrière ton oreille. Il pleuvrait demain et on n'irait pas chez la tante Méлина.

— Tiens, c'est vrai, dit le chat, je n'y aurais pas pensé. Ma foi, c'est une bonne idée.

Il se mit aussitôt à passer la patte derrière son oreille. Il la passa plus de cinquante fois.

— Cette nuit, vous pourrez dormir tranquillement. Il pleuvra demain à ne pas mettre un chien dehors.

Pendant le dîner, les parents parlèrent beaucoup de la tante Méлина. Ils avaient déjà préparé le pot de confiture qu'ils lui destinaient.

Les petites avaient du mal à garder leur sérieux et, plusieurs fois, en rencontrant le regard de sa sœur, Marinette fit semblant de s'étrangler pour dissimuler qu'elle riait. Quand vint le moment d'aller se coucher, les parents mirent le nez à la fenêtre.

— Pour une belle nuit, dirent-ils, c'est une belle nuit. On n'a peut-être jamais tant vu d'étoiles au ciel. Demain, il fera bon d'aller sur les routes.

Mais le lendemain, le temps était gris et, de bonne heure, la pluie se mit à tomber. « Ce n'est rien disaient les parents, ça ne peut pas durer. » Et ils firent mettre aux petites leur robe du dimanche et un ruban rose dans les cheveux. Mais il plut toute la matinée et l'après-midi jusqu'à la tombée du soir. Il avait bien fallu ôter les robes du dimanche et les rubans roses. Pourtant, les parents restaient de bonne humeur.

— Ce n'est que partie remise. La tante Méлина, vous irez la voir demain. Le temps commence à s'éclaircir. En plein mois de mai, ce serait quand même bien étonnant s'il pleuvait trois jours d'affilée.

Ce soir-là, en faisant sa toilette, le chat passa encore la patte derrière son oreille et le lendemain fut jour de pluie. Pas plus que la veille, il ne pouvait être question d'envoyer les petites chez la tante Mélina. Les parents commençaient à être de mauvaise humeur. A l'ennui de voir la punition retardée par le mauvais temps s'ajoutait celui de ne pas pouvoir travailler aux champs. Pour un rien, ils s'emportaient contre leurs filles et criaient qu'elles n'étaient bonnes qu'à casser des plats. « Une visite à la tante Mélina vous fera du bien, ajoutaient-ils. Au premier jour de beau temps, vous y filerez depuis le grand matin. » Dans un moment où leur colère tournait à l'exaspération, ils tombèrent sur le chat, l'un à coups de balai, l'autre à coups de sabot, en le traitant d'inutile et de fainéant.

— Oh ! oh ! dit le chat, vous êtes plus méchants que je ne pensais. Vous m'avez battu sans raison, mais, parole de chat, vous vous repentirez.

Sans cet incident, provoqué par les parents, le chat se fût bientôt lassé de faire pleuvoir, car il aimait à grimper aux arbres, à courir par les champs et par les bois, et il trouvait excessif de se condamner à ne plus sortir pour éviter à ses amies l'ennui d'une visite à la tante Mélina. Mais il gardait des coups de sabot et des coups de balai un souvenir si vif que les petites n'eurent plus besoin de le prier pour qu'il passât sa patte derrière son oreille. Il en faisait désormais une affaire personnelle. Pendant huit jours d'affilée, il plut sans arrêt, du matin au soir. Les parents, obligés de rester à la maison et voyant déjà leurs récoltes pourrir sur pied, ne décollaient plus. Ils avaient oublié le plat de faïence et la visite à la tante Mélina, mais, peu à peu, ils se mirent à regarder le chat de travers. A chaque instant, ils tenaient à voix basse de longs

conciliabules dont personne ne put deviner le secret.

Un matin, de bonne heure, on était au huitième jour de pluie, et les parents se préparaient à aller à la gare, malgré le mauvais temps, expédier des sacs de pommes de terre à la ville. En se levant, Delphine et Marinette les trouvèrent dans la cuisine occupés à coudre un sac. Sur la table, il y avait une grosse pierre qui pesait au moins trois livres. Aux questions que firent les petites, ils répondirent, avec un air un peu embarrassé, qu'il s'agissait d'un envoi à joindre aux sacs de pommes de terre. Là-dessus, le chat fit son entrée dans la cuisine et salua tout le monde poliment.

— Alphonse, lui dirent les parents, tu as un bon bol de lait frais qui t'attend près du fourneau.

— Je vous remercie, parents, vous êtes bien aimables, dit le chat, un peu surpris de ces bons procédés auxquels il n'était plus habitué.

Pendant qu'il buvait son bol de lait frais, les parents le saisirent chacun par deux pattes, le firent entrer dans le sac la tête la première et, après y avoir introduit la grosse pierre de trois livres, fermèrent l'ouverture avec une forte ficelle.

— Qu'est-ce qui vous prend ? criait le chat en se débattant à l'intérieur du sac. Vous perdez la tête, parents !

— Il nous prend, dirent les parents, qu'on ne veut plus d'un chat qui passe sa patte derrière son oreille tous les soirs. Assez de pluie comme ça. Puisque tu aimes tant l'eau, mon garçon, tu vas en avoir tout ton saoul. Dans cinq minutes, tu feras ta toilette au fond de la rivière.

Delphine et Marinette se mirent à crier qu'elles ne laisseraient pas jeter Alphonse à la rivière. Les parents criaient que rien ne saurait les empêcher

de noyer une sale bête qui faisait pleuvoir. Alphonse miaulait et se démenait dans sa prison comme un furieux. Marinette l'embrassait à travers la toile du sac et Delphine suppliait à genoux qu'on laissât la vie à leur chat. « Non, non ! répondaient les parents avec des voix d'ogres, pas de pitié pour les mauvais chats ! » Soudain, ils s'avisèrent qu'il était presque huit heures et qu'ils allaient arriver en retard à la gare. En hâte, ils agrafèrent leurs pèlerines, relevèrent leurs capuchons et dirent aux petites avant de quitter la cuisine :

— On n'a plus le temps d'aller à la rivière maintenant. Ce sera pour midi, à notre retour. D'ici là, ne vous avisez pas d'ouvrir le sac. Si jamais Alphonse n'était pas là à midi, vous partiriez aussitôt chez la tante Mélina pour six mois et peut-être pour la vie.

Les parents ne furent pas plutôt sur la route que Delphine et Marinette dénouèrent la ficelle du sac. Le chat passa la tête par l'ouverture et leur dit :

— Petites, j'ai toujours pensé que vous aviez un cœur d'or. Mais je serais un bien triste chat si j'acceptais, pour me sauver, de vous voir passer six mois et peut-être plus chez la tante Mélina. A ce prix-là, j'aime cent fois mieux être jeté à la rivière.

— La tante Mélina n'est pas si méchante qu'on le dit et six mois seront vite passés.

Mais le chat ne voulut rien entendre et, pour bien marquer que sa résolution était prise, il rentra sa tête dans le sac. Pendant que Delphine essayait encore de le persuader, Marinette sortit dans la cour et alla demander conseil au canard qui barboyait sous la pluie, au milieu d'une flaque d'eau. C'était un canard avisé et qui avait beaucoup de

sérieux. Pour mieux réfléchir, il cacha sa tête sous son aile.

— J'ai beau me creuser la cervelle, dit-il enfin, je ne vois pas le moyen de décider Alphonse à sortir de son sac. Je le connais, il est entêté. Si on le fait sortir de force, rien ne pourra l'empêcher de se présenter aux parents à leur retour. Sans compter que je lui donne entièrement raison. Pour ma part, je ne vivrais pas en paix avec ma conscience si vous étiez obligées, par ma faute, d'obéir à la tante Méлина.

— Et nous, alors ? Si Alphonse est noyé, est-ce que notre conscience ne nous fera pas de reproches ?

— Bien sûr, dit le canard, bien sûr. Il faudrait trouver quelque chose qui arrange tout. Mais j'ai beau chercher, je ne vois vraiment rien.

Marinette eut l'idée de consulter toutes les bêtes de la ferme et, pour ne pas perdre de temps, elle décida de faire entrer tout ce monde dans la cuisine. Le cheval, le chien, les bœufs, les vaches, le cochon, les volailles vinrent s'asseoir chacun à la place que lui désignaient les petites. Le chat, qui se trouvait au milieu du cercle ainsi formé, consentit à sortir la tête du sac, et le canard, qui se tenait auprès de lui, prit la parole pour mettre les bêtes au courant de la situation. Quand il eut fini, chacun se mit à réfléchir en silence.

— Quelqu'un a-t-il une idée ? demanda le canard.

— Moi, répondit le cochon. Voilà. A midi, quand les parents rentreront, je leur parlerai. Je leur ferai honte d'avoir eu d'aussi mauvaises pensées. Je leur expliquerai que la vie des bêtes est sacrée et qu'ils commettraient un crime affreux en jetant Alphonse à la rivière. Ils me comprendront sûrement.

Le canard hocha la tête avec sympathie, mais

n'eut pas l'air convaincu. Dans l'esprit des parents, le cochon était promis au saloir et ses raisons ne pouvaient pas être d'un grand poids.

— Quelqu'un d'autre a-t-il une idée ?

— Moi, dit le chien. Vous n'aurez qu'à me laisser faire. Quand les parents emporteront le sac, je leur mordrai les mollets jusqu'à ce qu'ils aient délivré le chat.

L'idée parut bonne, mais Delphine et Marinette, quoique un peu tentées, ne voulaient pas laisser mordre les mollets de leurs parents.

— D'ailleurs, fit observer une vache, le chien est trop obéissant pour oser s'en prendre aux parents.

— C'est vrai, soupira le chien, je suis trop obéissant.

— Il y aurait une chose bien plus simple, dit un bœuf blanc. Alphonse n'a qu'à sortir du sac et on mettra une bûche de bois à sa place.

Les paroles du bœuf furent accueillies par une rumeur d'admiration, mais le chat secoua la tête.

— Impossible. Les parents s'apercevront que dans le sac rien ne bouge, rien ne parle ni ne respire et ils auront tôt fait de découvrir la vérité.

Il fallut convenir qu'Alphonse avait raison. Les bêtes en furent un peu découragées. Dans le silence qui suivit, le cheval prit la parole. C'était un vieux cheval pelé, tremblant sur ses jambes, et que les parents n'utilisaient plus. Il était question de le vendre pour la boucherie chevaline.

— Je n'ai plus longtemps à vivre, dit-il. Tant qu'à finir mes jours, il vaut mieux que ce soit pour quelque chose d'utile. Alphonse est jeune. Alphonse a encore un bel avenir de chat. Il est donc bien naturel que je prenne sa place dans le sac.

Tout le monde se montra très touché de la pro-



ŒUVRES DE MARCEL AYMÉ

ROMANS

- | | |
|--------------------------|--------------------------|
| Brûlebois | Le Moulin de la Sourdine |
| Aller retour | Gustalin |
| Les Jumeaux du diable | Le Bœuf clandestin |
| La Table-aux-Crevés | La Belle Image |
| La Rue sans nom | Travelingue |
| La Vaurien | La Vouivre |
| La Jument verte | Le Chemin des écoliers |
| Maison basse | Uranus |
| Les Tiroirs de l'inconnu | |

NOUVELLES

- | | |
|---------------------|---------------------------|
| Le Puits aux images | Dérrière chez Martin |
| Le Nain | Les Contes du chat perché |
| Le Passe-muraille | Le Vin de Paris |

En arrière

THÉÂTRE

- | | |
|---------------------|-----------------|
| Les Oiseaux de lune | La Mouche bleue |
| Louisiane | Les Maxibules |

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| La Jument verte | Travelingue |
| <i>(illustré par Chas-Laborde)</i> | <i>(illustré par Claude Lepape)</i> |

LIVRES POUR ENFANTS

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ

en volumes séparés

- | | |
|---|---|
| Le Mauvais Jars | Le Cerf et le Chien |
| La Buse et le Cochon | Le Mouton |
| Le Paon | Le Problème |
| <i>en recueils collectifs illustrés par Palayer</i> | |
| Les Contes rouges du chat perché | Les Contes bleus du chat perché |
| <i>(La patte du chat - Les vaches -</i> | <i>(Le loup - Le cerf et le chien -</i> |
| <i>Le chien - Les boîtes de peinture -</i> | <i>L'éléphant - Le canard et la</i> |
| <i>Les bœufs - Le problème -</i> | <i>panthère - Le mauvais jars -</i> |
| <i>Le paon)</i> | <i>L'âne et le cheval - Le mouton -</i> |
| | <i>Les cygnes)</i> |

Les Chiens

ÉDITIONS RELIÉES (maquettes de Paul Bonet)

- | | |
|------------------------|--------------------|
| Travelingue | La Jument verte |
| Le Passe-muraille | Le Bœuf clandestin |
| Le Chemin des écoliers | Le Vin de Paris |
| La Vouivre | Uranus |

En arrière

- Contes et Nouvelles
*édition illustrée de trente-deux aquarelles par Gus Bofa
gravées sur bois*
- Romans de la province
*édition illustrée de trente-deux aquarelles par Pierre Berger,
Gus Bofa, Yves Brayer, Fontanarosa, R. Joël, Rémusat*
- Romans parisiens, suivis d'Uranus
*édition illustrée de trente-deux illustrations par Gen Paul,
Vivancos, B. Kelly, Demonchy, J.-D. Malcles, Perraudin, Déchelette*